

L'ÉDUCATION RELATIVE À L'ENVIRONNEMENT EN MILIEU POPULAIRE QUESTIONNE LES LIMITES D'UN PLAIDOYER POUR DAVANTAGE DE NATURE SAUVAGE EN VILLE

Une publication de l'Institut d'Éco-Pédagogie

THÉMATIQUES

- Milieux urbains
- Nature sauvage
- Domination culturelle
- Posture éducative

POUR ENTAMER / PROLONGER LA RÉFLEXION

- Quels facteurs socioculturels favorisent une relation positive à la nature sauvage ?
- Quels processus de participation citoyenne imaginer pour accompagner l'aménagement d'espaces verts en ville ?

POUR CITER CETTE ANALYSE

Partoune, C., « L'Éducation relative à l'Environnement en milieu populaire questionne les limites d'un plaidoyer pour davantage de nature sauvage en ville », in "Analyses", Productions de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP), Décembre 2018.

À PROPOS DES ANALYSES

Les analyses de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP) sont autant de prises de position qui reflètent la diversité des points de vue au sein de l'association. Elles ont pour objectif de susciter la réflexion et le débat et se veulent un soutien à l'action.



Institut d'Éco-Pédagogie
Rue Fusch, 3
B 4000 Liège Belgique

<http://institut-eco-pedagogie.be>
Tél : +32 (0)4 2509584
Email : info@institut-eco-pedagogie.be



Dans le secteur de l'Éducation relative à l'Environnement (ErE) comme de la petite enfance, les arguments pour plus de nature en ville et un contact fréquent des enfants avec la nature font sans doute consensus. Mais sont-ils pour autant partagés ? Dans les villes où une gestion écologique des espaces verts a été mise en place, les études montrent que l'acceptabilité sociale de la nature sauvage ne va pas de soi. Souvent portée par des groupes socioculturels bien définis, la promotion de coins de nature en ville peut au contraire rencontrer des résistances. Pour que le développement des activités d'éducation relative à l'environnement ne génère pas une nouvelle forme de ségrégation sociale, il importe donc de se questionner sur les meilleurs chemins à prendre pour viser une société inclusive autour de et par la nature.

Les démarches qualifiées d'ErE ou d'Éducation à l'Environnement pour un /et au Développement Durable (EEDD) existent sous de multiples formes, avec des objectifs extrêmement divers. Dans la panoplie de projets existants, le Réseau Idée soutient la prise de conscience de la nécessité d'intégrer un volet éducatif dans tous les projets et programmes politiques au niveau communal, notamment par le biais de la diffusion d'un folder intitulé « Éduquer à l'environnement dans votre commune¹ », réalisée à l'occasion des élections de 2018. En particulier, y est suggérée l'idée de « permettre aux enfants et aux jeunes de participer aux choix qui les concernent : l'aménagement d'espaces de jeux, l'accès à un coin nature,... ».

Dans cette analyse, nous proposons de nous attarder sur cette formulation, qui présuppose que les enfants pourraient réclamer un accès à un coin nature dans leur quartier, et de l'examiner d'un regard critique. Nous nous demanderons quel est le profil des citoyens susceptibles de soutenir cette revendication ? quelle est leur vision de la nature ? l'accès à un coin nature fait-il partie des besoins prioritaires dans les milieux populaires, en particulier en ville ?

Les éléments d'analyse esquissés dans cet article mettent en évidence la complexité de la problématique des espaces verts en milieu urbain et invitent les animateurs en ErE à questionner leur posture éducative.

Qui réclame un coin nature en ville ? Et de quelle nature parle-t-on ?

La prolifération d'activités d'éducation relative à l'environnement qui proposent de se reconnecter avec la nature rencontre un franc succès et l'enthousiasme est grandissant pour les philosophies qui se réclament de l'écologie profonde. L'accent est mis sur le développement personnel passant par ce que l'on appelle aujourd'hui la « pleine conscience » de ses émotions en nature, et les lieux choisis pour ce faire seront « les plus sauvages possibles ». Le développement d'habiletés particulières devient aussi attractif : ainsi, l'apprentissage de la « survie » en nature, de la cuisine sauvage, de la confection d'un feu de bois, etc., n'est plus réservé aux mouvements de jeunesse, mais séduit aujourd'hui un public d'adultes.

Ces activités traduisent une vision de l'ErE qui s'apparente surtout à une éducation « par l'environnement », où le sentiment d'appartenance à la biosphère est approfondi. La dimension spiritualiste de ces approches et le plaisir partagé de passer un bon moment, en « bonne compagnie » (entendez par là, avec des gens qui nous ressemblent, qui partagent les mêmes valeurs), en

¹ Brochure « Éduquer à l'environnement dans votre commune – pistes d'action », Réseau Idée, 2018. <https://www.reseau-idee.be/communes/pdf/Projet-communes.pdf>



philosophant sur le sens et les valeurs, reconforte et donne de l'espoir.

Le risque est que ces activités encouragent indirectement une façon de se retrancher du monde, en générant un microcosme qui ne serait pas source de transformations attendues par le plus grand nombre. L'effet premier n'est-il pas surtout un renforcement de l'ancrage dans un groupe social déterminé ? Ces activités et leur mode de promotion – essentiellement par réseaux sociaux interposés, ne participent-ils pas à creuser l'écart culturel avec une population qui n'a jamais eu l'occasion ni l'idée d'aller se promener en forêt ?

Quand des revendications pour davantage de coins nature en ville – et singulièrement de coins de nature sauvage en ville - viennent à s'exprimer sur la scène publique, demandant aux responsables politiques de veiller à ce que la chance de pouvoir approfondir son appartenance à la biosphère devienne plus accessible à tous, par qui sont-elles portées, et comment sont-elles justifiées ?

Les enjeux éducatifs pour tous d'un contact fréquent avec la nature

Le plaidoyer pour davantage de coins nature en ville et, plus largement, pour que les familles, les écoles, aient le souci d'aller le plus souvent possible dans la nature avec les enfants, est porté par de nombreux acteurs, à l'échelle internationale.

Un des arguments est qu'il s'agit véritablement d'une question de santé publique. Des chercheurs ont en effet démontré depuis plusieurs années que la disparition progressive de la nature dans la vie des enfants aurait un impact négatif majeur sur leur santé mentale et physique (Louv, 2008 ; Cardinal, 2010 ; Espinassous, 2014).

Les conséquences cognitives, émotionnelles et comportementales de la généralisation de modes de vie de plus en plus « indoor » et de la sédentarisation croissante des enfants sont en effet déjà perceptibles aujourd'hui : troubles de la concentration, de la mobilité, de l'habileté physique ; santé fragile ; apathie, atonie, athymie, voire dépression ; peur du contact direct, que ce soit avec les choses, les animaux ou les gens ; ignorance profonde du monde vivant ; méconnaissance de son corps, de ses possibilités, de ses limites, de ses besoins ; stratégies d'évitement de tout effort physique ; intolérance aux aléas météorologiques et tenue vestimentaire inadaptée à ces derniers ; peur de la nature, peur de se perdre, peur de prendre des risques, peur de ce qui est différent, peur de l'Autre ; troubles émotionnels (hypersensibilité, gestion absente ou inappropriée des peurs, etc.).

Mais c'est aussi le développement de la conscience participante des enfants et des jeunes qui devrait se concevoir en établissant une plus grande connectivité avec la nature (Fucks, 2004).

« En limitant les possibilités d'explorer de manière autonome en plein air et de vivre une expérience personnelle de la nature, quelle est l'ampleur de la blessure infligée au développement de l'enfant ? Quelles sont les implications de ces changements pour la société et la planète Terre ? Où se trouve l'avenir de la Terre si la société humaine est conduite par la prédominance des valeurs issues d'expériences factices plutôt que réelles ? » (Moore, 1997, p. 206).

Ainsi, vivre et apprendre au contact de la nature par l'expérience directe amène l'enfant à créer un



lien émotionnel et un attachement à un lieu (son « coin de nature »), ce qui accroît sa responsabilité envers ce lieu et le développement d'attitudes constructives de protection et de soin vis-à-vis de ces espaces (Rosenthal, 2008).

« Si nous voulons que les enfants s'épanouissent, nous avons besoin de leur donner du temps pour se connecter avec la nature et pour aimer la Terre, avant de leur demander de la sauver » (David Sobel, 1998).

Forts de cette assise fondamentale, l'enfant, le jeune, pourront apprendre à devenir des citoyens engagés et actifs, ayant mieux compris leurs missions et responsabilités en tant que membres d'une société démocratique (Parrish et alii, 2005).

Ces arguments font sans doute consensus dans le secteur de l'ErE et dans le secteur de la petite enfance², mais sont-ils pour autant partagés ?

Des terrains d'aventure sauvages dans les quartiers défavorisés ? Tensions à l'horizon...

Que signifie concrètement « l'accessibilité à un coin de nature » ? La tendance qui émerge aujourd'hui est de donner aux enfants des milieux populaires urbains l'opportunité de fréquenter, dans leur quartier ou à proximité, des « terrains d'aventure sauvages », où leurs parents, mais aussi les gardiennes ONE et les animateurs de plaines de vacances, puissent les emmener jouer.

Des espaces de ce type, propices au développement d'une relation positive avec la nature, sont à l'opposé des plaines de jeux traditionnelles, même si les structures ludiques sont en « matériaux naturels ». Mais aujourd'hui, qu'observons-nous ? Une multiplication de mini-plaines de jeux de toutes les couleurs, cernées de barrières, même là où on ne les aurait pas imaginées il y a encore 30 ans : dans les villages !

Ces espaces aseptisés sont rassurants, et les enfants sont faciles à surveiller. Il faut dire que les traumatismes liés aux enlèvements d'enfants ont conduit la plupart des parents à ne plus laisser leurs enfants sans surveillance, où qu'ils soient, en particulier dans les quartiers urbains où les cours et jardins sont absents : alors que l'on voyait naguère les enfants y jouer sur les trottoirs et dans les espaces informels près de leur logement (Valentine & McKendrick, 1997), c'est devenu très rare aujourd'hui. Mais ce n'est pas sans impact sur le développement de l'enfant, qui se trouve ainsi privé d'espaces de découverte (Carver et alii, 2008). L'enfant finit d'ailleurs par préférer ces espaces où le jeu est prévisible plutôt qu'à inventer, en particulier dans les quartiers défavorisés où la criminalité et les incivilités sont redoutées (Castonguay, 2009).

Ce dont l'enfant a aussi besoin pour grandir, c'est d'être en contact avec l'environnement réel, c'est-à-dire un espace vivant, dynamique, où sa curiosité va être stimulée, où le corps en liberté va s'exprimer autrement, où il faut composer avec les dangers inhérents à tout espace de vie et apprendre à se protéger. Ces terrains d'aventure sauvages à créer sont donc aussi des lieux où l'enfant va se salir, peut-être se blesser, ... Ces lieux où il est impossible d'avoir la situation sous contrôle en permanence sont devenus stressants pour certains adultes, surtout pour la génération

2 L'Office de la Naissance et de l'Enfance (ONE), par exemple, soutient une éducation au respect de la nature qui passe par l'expérimentation du lien avec celle-ci et par le plaisir de la vie au grand air.



d'enfants et d'ados « indoor » devenus aujourd'hui parents, enseignants, ou animateurs (Soori, 2000 ; Southcott et Pyle, 2009 ; Bringolf-Isler et alii, 2010 ; McFarland et Laird, 2018).

En outre, l'acceptabilité sociale de la nature sauvage ne va pas de soi. Dans les villes où une gestion écologique des espaces verts a été mise en place (suppression de produits phytosanitaires, remplacement de la végétation ornementale par des plantes locales mieux adaptées au climat, accueil de la flore spontanée), plusieurs recherches ont mis en évidence les réticences de la population, prompte à taxer la commune de négligence (Rouadjani, 2017). Dans l'imaginaire collectif français (et belge sans doute aussi), en effet, un espace vert convenable est un jardin public dessiné « à la française », symbole de maîtrise technique du vivant : géométrique, ordonné, très bien entretenu, où la moindre feuille morte n'a pas lieu d'être et est même perçue comme une nuisance par certains. Les grands parcs publics de ce type sont surtout situés dans les quartiers aisés et attirent les touristes pour leur esthétique paysagère. Alors, quand des paysagistes envisagent une autre gestion pour les espaces verts des quartiers paupérisés, ils se heurtent à une indifférence, voire à un mécontentement de la part des habitants qui n'apprécient pas le désordre de la flore spontanée et éprouvent un sentiment d'abandon par les pouvoirs publics (Menozzi et al., 2012).

L'étude menée à Marseille par Rouadjani nous apprend aussi que les militants qui réclament davantage de coins de nature en ville ont en commun d'appartenir aux classes moyennes, ont une sensibilité écologiste et une culture du militantisme associatif ou politique, mais ne sont pas particulièrement poussés par un manque de contact avec la nature, qu'ils développent par ailleurs en d'autres lieux. Pour Rouadjani, « la mobilisation en faveur de l'espace vert renvoie à une lutte pour défendre une certaine idée de l'espace public. Cette conception vise un idéal, celui d'un espace fait de rencontre, de mixité sociale, de gratuité, d'expérimentation et de liberté » (Rouadjani, op. cit., p. 15).

En outre, il n'est pas rare qu'un projet de revitalisation d'une zone en espace vert de qualité soit utilisé comme instrument de marketing pour redorer l'image de certains quartiers, mais dans le but d'y attirer une population et des commerces triés sur le volet (Rouadjani, op. cit.). D'où une opposition de la population résidente, qui craint à juste titre une gentrification de leur quartier.

Conclusion

Pour que l'éducation relative à l'environnement puisse s'épanouir dans les quartiers défavorisés sur le plan environnemental et social et permette de sensibiliser en priorité un public culturellement et géographiquement « privé de nature » dès le plus jeune âge, il conviendrait de soigner davantage qu'ailleurs les espaces publics disponibles pour que les enfants puissent y jouer librement et entrer en contact avec un minimum de nature sauvage. De nombreuses friches industrielles pourraient ainsi faire l'objet d'aménagements appropriés, plutôt que de stagner en attendant un providentiel promoteur immobilier ou d'être transformées en aires de parking.

Cependant, cette esthétique de la spontanéité du vivant est loin d'être appréciée de tous.

Dès lors, pour que le développement des activités d'éducation relative à l'environnement ne génère pas une nouvelle forme de ségrégation sociale, il importe de se questionner sur les meilleurs



chemins à prendre pour viser une société inclusive autour de et par la nature.

Pour réussir ce rapprochement, il s'avère indispensable d'intégrer le fait que la création d'un coin de nature sauvage traduit une idéologie portée par un groupe d'acteurs socioculturels donnés, sensibilisés à l'écologie profonde. Pour rompre avec les rapports classiques de domination culturelle, il conviendrait d'envisager tout projet d'aménagement d'espaces verts dans les quartiers paupérisés en intégrant la participation citoyenne très à l'amont dans le processus, dans une perspective d'éducation permanente.

Les objectifs de développer une meilleure acceptabilité de la nature sauvage, conduisant à distinguer gestion écologique et négligence des pouvoirs publics, doivent aussi intégrer le fait que ces espaces « champêtres » peuvent, dans la durée, générer un sentiment d'insécurité (les recoins à l'abri des regards sont des lieux propices à la transgression et peuvent cacher des personnes mal intentionnées), d'abandon (les beaux parcs pour les riches, les orties pour les pauvres) et de colère à l'égard des « bobos ».

Christine Partoune

Pour aller plus loin :

Bringolf-Isler B., Grize L. ; Mäder U., Ruch N., Sennhauser F., Braun-Fahrländer C., Built environment, parents' perception, and children's vigorous outdoor play, *Preventive Medicine*, 2010, Vol.50(5), pp.251-256.

Carver A., Timerio A., Crawford D., Playing it safe: The influence of neighbourhood safety on children's physical activity—A review, *Health and Place*, 2008, vol. 14, pp. 217-227.

Cardinal, François, 2010. *Perdus sans la nature – Pourquoi les enfants ne jouent plus dehors et comment y remédier ?*, éd. Québec Amérique, coll. La santé du monde, 208 p.

Castonguay G., *L'utilisation et l'appréciation des lieux extérieurs par des enfants dans un quartier défavorisé*, thèse de doctorat, UQAM, 2009.

Espinassous, L., 2014. *Besoin de Nature*, éd. Hesse, 240 p.

Little H., Wyver S., 2010. Individual Differences in Children's Risk Perception and Appraisals in Outdoor Play Environments, *International Journal of Early Years Education*, 2010, vol.18(4), p.297-313.

Louv, Richard, 2008. *Last Child in the Woods: Saving Our Children from Nature Deficit Disorder*, éd. Algonquin Books, 416 p.



McFarland L., Laird S. G., Parents' and Early Childhood Educators' Attitudes and Practices in Relation to Children's Outdoor Risky Play, *European Early Childhood Education Research Journal*, 2018, vol. 46, pp. 159-168.

Menozzi, Marie-Jo, Marco A., Bertaudière-Montez V., Léonard S., Provendier D., 2012. *La perception de la végétation spontanée – enquête – rapport intégral*. Éd. Plante et cité, 89 p.

Moore R., 1997. The Need for Nature : A Childhood Right, *Social Justice Review*, éd. Catholic Central Verein of America, Sint Louis, Vol. 24, No 3, pp. 20 -220.

Parrish D.M., Phillips G., Levine R., Hikawa H., Gaertner M., Agosta N., 2005. *Effects of Outdoor Education Programs for Children in California*, American Institutes for Research (AIR), The California Department of Education, Sacramento, 41 p.
http://www.air.org/sites/default/files/downloads/report/Outdoorschoolreport_0.pdf

Rosenthal J., 2008. Place-Based Education Research and Studies, (article qui recense un grand nombre de références bibliographiques relatives au concept de *place-based education*)
<http://www.promiseofplace.org/assets/files/research/Rosenthal2008PBEAnnotatedBibliography.pdf>

Rouadjia, A., 2017. Le paradoxe de la gestion des espaces verts : entre volonté de maîtrise et laisser-faire. Résistances au changement et logiques de priorités à Marseille. *Vertigo*, hors-série n°28.

Sobel D., 1998. Beyond Ecophobia, in Magazine Yes!,
<http://www.yesmagazine.org/issues/education-for-life/803>.

Soori, H., 2000. Children's risk perception and parents' views on levels of risk that children attach to outdoor activities, *Saudi medical journal*, May 2000, Vol.21(5), pp.455-460.

Southcott C. et Pyle K., 2009. *The Countryside and the National Curriculum*, éd. National Foundation for Educational Research in England and Wales, <https://www.nfer.ac.uk/what-we-offer/teacher-voice/pdfs/countryside-alliance.pdf>

Valentine G., McKendrick J., Children's outdoor play: Exploring parental concerns about children's safety and the changing nature of childhood, *Geoforum*, may 1997, vol. 28, issue 2, pp. 219-235.

Veitch J., Bagley S., Ball K., Salmon J., Where do children usually play? A qualitative study of parents' perceptions of influences on children's active free-play, *Health and Place*, 2006, vol. 12, pp. 383-393.